

Toujours d'attaque
Projet de documentaire sur
« L'homme de plein vent »
un spectacle de Pierre Meunier
Note d'intention du réalisateur Bruno Privat

Quand j'ai su que Pierre Meunier allait reprendre l'un de ses premiers spectacles : « *L'homme de plein vent* » qu'il avait monté avec Hervé Pierre il y a environ 23 ans, j'ai tout de suite su que ces retrouvailles me concernaient aussi. Je voulais en être.

L'histoire commence il y a plus de quarante ans. En 1975, je suis un jeune homme hésitant entre ses deux passions, le cirque et le cinéma. J'ai déjà une petite expérience d'assistant à la caméra, mais j'ai raté *l'Idhec*. A ce moment *l'Ecole nationale du cirque*, qu'Annie Fratellini vient d'inventer avec Pierre Etaix, me tend les bras. C'était une opportunité incroyable, jusque là, il était très difficile de mettre le pied sur la piste si on n'appartenait pas à une famille de cirque. Cette école que ses créateurs voulaient « destinée à tout le monde », a ouvert une brèche et donné naissance à tout ce qu'on a pu appeler par la suite, « le nouveau cirque ».

C'est dans cette école que j'ai rencontré pour la première fois Pierre Meunier. Comme professeur d'acrobatie, nous avions tous les deux choisi Cho Tachen Courtault un vieux chinois irascible de 75 ans qui fut un très grand acrobate et que Pierre Etaix et Annie Fratellini étaient allés récupérer dans la loge de concierge où il avait échoué. Cho ne présentait pas toutes les garanties d'un point de vue pédagogique. Il avait une fâcheuse tendance à ne pas nous rattraper quand on tombait... Pour le fil, nous étions entre les mains de Zizi Rasco, un très bon acrobate, mais qui n'était jamais lui-même monté sur un fil... Son père était un très grand fildefériste et Zizi avait passé son enfance à le voir travailler. C'est cette expérience qu'il essayait de nous restituer. Je cite ces deux anecdotes parce qu'elles sont révélatrices de beaucoup de choses pour la suite de l'aventure. Il y avait d'autres profs à l'Ecole, qui offraient sans doute de meilleures garanties de réussite, mais Pierre et moi, nous avons choisi des « figures », des « personnages », des types étranges et farfelus qui nous faisaient rêver et basculer dans une autre dimension du monde... Quand je vois les spectacles de Pierre aujourd'hui, je me dis que ce goût du singulier ne l'a jamais quitté.

Nous nous sommes retrouvés avec Pierre sur les spectacles que Christian Taguet proposait pour *le Puits aux images*, qui allait bientôt devenir *Le Cirque Baroque*. On se connaissait de l'Ecole, mais c'est pendant cette tournée d'un mois qu'on s'est vraiment rapproché. Après, on s'est un peu perdu de vue. Pierre est devenu le clown en titre du *Puits aux images* et moi, j'ai enchaîné 4 années très intenses autour de la naissance du *Cirque Aligre*. C'était tellement fusionnel et dingue qu'on s'était inventé un langage à nous... J'en suis ressorti vidé et bien décidé à changer de vie en rebasculant dans le cinéma.

Et voilà qu'on se retrouve avec Pierre au début des années 80, lui qui veut monter des spectacles et moi qui veut faire du cinéma. Pour cela, il faut de l'argent. Comment faire ? Je ne sais plus lequel d'entre nous a eu une idée géniale : on allait monter une boîte de location de chapiteaux ! On s'est dit, un chapiteau on sait le monter, ça peut se louer cher, on aura vite amorti notre investissement, et on gagnera de l'argent et la liberté de donner libre cours à nos envies. Ainsi commencent deux années infernales dont on se souviendra toute notre vie.

La boîte s'appellera « *le Baobour* » (« *livre de sécurité* » en allemand). Reste à trouver les chapiteaux qu'on va louer... Morales était un ancien ferrailleur qui avait créé un cirque par passion, on l'aimait beaucoup, on allait voir ses spectacles, et on apprend que son cirque est en faillite. Un chapiteau 3000 places, 24 mètres, rond ; des camions, des gradins : un cirque entier est à récupérer pour pas grand chose. Une aubaine pour des jeunes entrepreneurs... C'est là que Christian Taguet revient dans la boucle, il a eu vent de la faillite et veut se mettre sur les rangs pour le rachat du matériel. Ça s'est terminé à Tours, devant notaire, et à pile ou face ! La

pièce a d'abord roulé du bon côté pour Taguet mais à cheval sur le rebord d'un dossier... Le notaire a relancé la pièce, et c'est nous qui avons raflée la mise.

C'était le début de nos ennuis. On avait le permis poids lourds, mais pas la qualification pour conduire des semi-remorques. Il a fallu se mettre à jour. L'affaire étant lancée. Dans l'euphorie, on achète à Bordeaux un autre chapiteau à des allemands. On le remonte dans une remorque pourrie en explosant des pneus tous les cent kilomètres, en s'arrêtant en route pour réparer comme on peut...

Ça commence à ressembler à une galère, mais nous voilà sur le marché. Et là, on improvise. Des gens nous appellent : « *Vous avez un plateau de 100mètres carrés ?* », on répond « *bien-sûr* » et on passe nos journées à construire le plateau de 100 mètres carrés. La nuit, on va piquer des planches de coffrage sur les chantiers pour construire des gradins.

Notre première location, c'était un concert de jazz d'Eddie Louis à *la Ferme du Buisson*. Dans le chapiteau, il y avait beaucoup de gens debout, mais on avait quand même mis 9 rangs de gradins derrière pour ceux qui voulaient s'asseoir. C'est là qu'on constate que le bois de coffrage ne supporte pas grand chose question poids. Le lendemain on retrouve la moitié des planches pétées. Pour la suite, on les testait en s'asseyant dessus violemment à 4 ou 5, seules étaient conservées les planches qui résistaient à l'épreuve. Je me souviens aussi de gradins en peuplier achetés à des manouches pour un spectacle de Franck Herscher dans une caserne de pompiers... Au dernier rang, une famille de gros s'étaient installée à 2m50 au dessus du sol. Je vais voir en dessous et je constate que la planche est dangereusement cintrée. Avec Pierre, on a passé tout le spectacle sur la pointe des pieds, les mains en l'air, à soutenir la planche comme on pouvait, en priant pour que les gros ne nous tombent pas sur la gueule...

Ma grande fierté, à cette époque, c'était un bus Mercedes que j'avais entièrement refait. Je venais de finir la peinture, deux couleurs, du plus bel effet. Il était superbe. A La Villette, *le Cirque Gruss* était parti en tournée et, à sa place, on avait monté un chapiteau et des gradins pour « *La clown compagnie* ». Avant le retour de Gruss, il fallait dégagé la place et on ne s'était pas rendu compte qu'on ne pourrait jamais remballé tout ce qu'on avait construit et accumulé. C'était un boulot de dingue, on a brulé beaucoup, donné ce qu'on pouvait, et on a fini rincé... Dans la foulée, on devait faire une location au comité EDF d'Epinal. Tous les coffres de mon bus rutilant étaient remplis de grosses pinces métalliques très lourdes pour monter le chapiteau. Je prends le volant, je pars la tête dans le sac, je tourne un peu sec et, dans un bruit terrifiant, j'arrache la carrosserie du Mercedes sur les pinces laissées en place par le cirque Gruss ! Le bus s'ouvre comme une boîte de conserve. J'étais anéanti... et on nous attendait à Epinal. Avec des cordes de 5cm de diamètre en nylon blanc toutes neuves, on a sanglé le bus jusqu'à le transformer en un gigantesque paquet cadeau. Et on part, moi devant avec le paquet cadeau et Pierre derrière avec l'autre camion.

Sur l'autoroute, deux motards... ils nous font ranger sur le bas-côté. On se dit que c'est mort, d'autant qu'on s'est abstenu de passer les camions aux mines et que nos papiers ne sont donc pas en règle. Les types nous regardent, admirent longuement la boîte de conserve façon paquet cadeau, et finissent par nous mettre en garde, rapport à ce qu'on n'a pas respecté les distances de sécurité... Ils repartent sans verbaliser. C'était la bonne époque.

Grâce à la clémence des gendarmes, l'aventure *Baobour* s'est poursuivie. Il y eu des bons moments : c'est notre chapiteau qui a abrité le premier spectacle de *Zingaro*, où j'intervenais aussi comme magicien. Tout ça nous a amené jusqu'à une ultime location pour *le Cirque de Barbarie*. Dans une page de Libé, Pierre a très bien raconté cette dernière côte lyonnaise fatale au camion de Morales et qui signa la fin définitive de nos espoirs de fortune.

J'ai pris le temps de restituer ces anecdotes qui ne figureront pas dans le film pour bien faire comprendre que dans cette affaire, je ne serai pas seulement un témoin attentif, comme peuvent l'être certains réalisateurs de documentaires, ce dont il s'agit ici, et que je voudrais capter, c'est une partie de ma vie.

D'abord j'aimais beaucoup *L'homme de plein vent*, spectacle plein de poésie et dont je gardais un merveilleux souvenir, mais là encore, j'étais au-delà de l'adhésion du simple

spectateur. La pièce parlait de pesanteur, le matériel de scène était composé de ferraille, de boulets, de tubes d'acier, du lourd, du très lourd... Comment ne pas penser aux années *Baobour*, à ces tonnes de ferraille qu'il nous avait fallu charrier, à tout ce poids qui avait pesé sur nos vies. L'invention de *Léopold Von Fligenstein*, un des deux personnages du spectacle, qui se définit dans une lutte à mort contre la pesanteur du monde, ce désir de légèreté, apparaissaient un peu comme un exorcisme, une manière de régler son compte aux tonnes d'acier, que nous avons traînées deux ans, comme un boulet. Au grès de son invention singulière et de son imaginaire poétique, c'était un peu notre histoire que Pierre racontait. Dans la continuité de cette création, j'avais eu l'occasion de me rapprocher encore plus de l'affaire en tournant, en tant que chef opérateur-cadreur, le premier court-métrage de Pierre : *Hop-là !* (1999), une adaptation cinématographique de *L'homme de plein vent*. Longtemps avait flotté la folle idée d'un long métrage, mais il ne s'est trouvé personne pour accepter de produire ce projet audacieux, si éloigné des sentiers battus du cinéma français.

Heureusement, nous avons pu faire ensemble 3 autres courts-métrages *Hardi !* (2000), *Asphalte* (2004) et *En l'air* (2010). En quatre opus d'une quinzaine de minutes étalés sur 10 ans, creusant toujours le même sillon d'une lutte héroïque contre la pesanteur des choses, Pierre a ainsi bâti une mini-œuvre cohérente au charme indéfinissable et unique.

Nous voilà donc à la « reprise », la « recreation » 23 ans après... Qu'est-ce que ça va donner ? C'était un spectacle très physique... Comme les mousquetaires de Dumas, nos héros ont pris du gras en 23 ans... Comment vont-ils tenir le choc ? Le physique va t-il suivre ? Entre 40 ans et 60 ans et des brouettes, ce n'est pas tout à fait la même bière. Les corps de 2019 seront-ils en état de supporter la charge que ceux de 1996 enduraient ? Surement non. Et donc il va falloir s'adapter, accepter le vieillissement. L'envie même du spectacle sera sans doute différente. Qu'est-ce que tu changes ? Qu'est-ce que tu gardes ? Il y a pour moi quelque chose de fascinant dans cette double envie paradoxale d'abolir le temps en ressuscitant un spectacle 23 ans après, et de lui donner toute sa place en reprenant les mêmes acteurs, forcément vieilliss. Ce temps qui passe et transforme nos corps et nos esprits donnera une autre dimension au spectacle et je veux être là pour filmer cette transformation.

Le scénario de mon film va suivre celui de cette recreation. Retrouvailles des comédiens, point de vue de chacun sur la reprise, exhumation des accessoires religieusement conservés dans une grange... Traces du spectacle passé : un mauvais enregistrement vidéo, un voyage à Forbach pour tenter de retrouver les traces d'un vieux carreau de mine aujourd'hui détruit où Pierre a écrit sa pièce, quelques feuilles techniques, et la lecture d'un merveilleux journal de travail tenu par Hervé Pierre à l'époque de la création. Lectures, remise en forme des acteurs, un mois de répétitions, première... je dois être là à chaque moment important, intime ou public. J'inclus les rendez-vous de Pierre avec les philosophes et hommes de sciences (Martin Milton, le directeur du Bureau International des poids et mesures, Richard Kermer le directeur du Laboratoire de Gravitation et Cosmologie Relativistes...) qui travaillent sur les mêmes thématiques que lui et avec lesquels il entretient des relations complices depuis des années dans le cadre du travail préparatoire aux spectacles.

On l'aura compris mon désir de film tourne avant tout autour d'une histoire d'amitié et ça tombe bien parce que c'est aussi un peu le sujet du spectacle. *Fligenstein* et *Kutsch*, les deux protagonistes de *L'homme de plein vent* sont aussi différents que possible, mais ils combattent le même ennemi, poursuivent le même rêve, avec une opiniâtreté qui fait d'eux les deux faces d'une même pièce. C'est ce type de fonctionnement, sans doute hérité du cirque, que Pierre entretient lui-même avec tous ceux qui travaillent dans sa compagnie. Il y a Jojo le régisseur historique, rencontré du temps de *Zingaro* ou de *La volière Dromesco*, et qui est maintenant à la retraite, mais qui a rappliqué immédiatement à l'appel de Pierre pour se remettre au travail exactement comme s'il s'était arrêté la veille... Il y a Freddy, l'acolyte de Pierre, qui réglait ses spectacles en coulisses avant d'apparaître lui-même sur scène et de devenir un personnage à part entière de ses spectacles... Il y a, bien-sûr, Hervé Pierre, qui va s'échapper de la Comédie

Française pour retrouver son vieux complice et reformer un duo de clowns inoubliable. C'est tout cela que je veux filmer au plus proche, avec l'avantage, je crois, d'être un des leurs, de faire partie de l'orchestre et de ne jamais embarrasser personne par ma présence.

Dans ma carrière de cadreur et de chef opérateur, j'ai eu l'occasion de filmer beaucoup de situations plaisantes ou stupides, j'ai vu défiler beaucoup d'acteurs épatants ou médiocres... Dans l'ensemble, j'en ai bien profité en me sentant toujours solidaire d'un travail et de l'envie de bien le faire, mais cette fois, avec ce documentaire, l'enjeu est tout autre. Il s'agit de fraternité, de passion partagée, d'une renaissance, il s'agit d'accompagner, avec ma caméra, quelque chose qui participe de l'histoire de nos vies. C'est le genre de rendez-vous qu'on a pas envie de rater.